

*Sylvie Ferrando*

# Le petit pan de mur jaune



et autres nouvelles

*Nouvelles*





Sylvie Ferrando

Le petit pan de mur jaune

*et autres nouvelles*

Éditions EDILIVRE APARIS  
(Collection Coup de cœur)  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-46805-5

Dépôt légal : décembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## Sommaire

Le petit pan de mur jaune .....	7
London Tube .....	55
Les terroristes d'Istanbul .....	109
Le Nom du zombie .....	159
Le Sixième Manuscrit .....	201



## **Le petit pan de mur jaune**

EXTRAIT



*Pour Olivier et Pascale,  
Nathalie et Duncan*

Au printemps de l'année 1996, en provenance de la ville de Washington, l'exposition Vermeer prenait place au Cabinet royal de Peintures Mauritshuis de La Haye. Vingt-trois des trente-cinq toiles attribuées au maître de Delft, véritables petits bijoux, furent réunies pour la première fois dans un musée. Ce fut un succès fabuleux.

Mon père était mort depuis un peu plus de deux ans à cette date. Je décidai d'aller vivre – ou revivre – la mort symbolique du père devant le petit pan de mur jaune de la ville de Delft et je pris la route en direction de La Haye, avec mon mari et ma plus jeune fille, alors âgée d'un peu plus d'un an. J'emportais dans mes bagages les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes, que je n'avais encore jamais lus.

\*  
\*   \*  
\*

Prison de Leiden, le 5 mai 2008

À l'attention du juge  
Frans van Rummeken

Monsieur le juge,

Mon nom vous sera sans doute familier puisque c'est vous qui avez dirigé la succession des discours, plaidoiries et témoignages qui ont rythmé les trois journées de mon procès, vous qui avez animé les débats qui ont présidé à mon jugement, et enfin vous qui avez prononcé publiquement la sentence qui m'a condamné à la réclusion à perpétuité, ici, dans cette prison de Leiden.

Je vous écris pour que vous – et, par votre intermédiaire, la société tout entière – preniez conscience des tourments endurés par mon entourage et moi-même avant mon crime. Oui, j'ai tué de mes mains mon enfant, oui je suis un monstre aux yeux de la plupart des humains, y compris des autres prisonniers qui peuvent mettre ma vie en danger ici – au point que j'ai dû acheter les services d'un garde du corps, un autre détenu tout en muscles, qui me protège. Mais il se trouve que ma femme, aujourd'hui poétesse en exil, a fui et disparu il y a maintenant huit ans, me laissant seul, dans notre laiterie de Delft, avec notre enfant à élever, notre fille Sarah, autiste, et que ni vous ni moi ne l'avons jamais retrouvée, ni vous ni la police ni les avocats pendant l'enquête et le procès, ni moi pendant ces huit longues années.

Ce qui s'est passé entre ce moment-là et aujourd'hui, nul ne le sait mieux que vous, qui avez maîtrisé l'ensemble des pièces du dossier. Mais je souhaite que l'histoire soit reconstituée en entier, que la vérité antérieure soit totalement révélée, afin que la lourdeur de ma peine en soit allégée. Francesca Alabama, puisque tel est son nom, a déserté notre foyer et s'est enfuie pour le Canada, d'où elle m'a écrit une unique lettre, il y a huit ans. Je sais que ses poèmes sont appréciés sur le continent américain, où elle réside une partie de l'année. Je souhaiterais que vous la retrouviez et que vous la contactiez, afin qu'elle puisse témoigner après coup – trop tard ! – des difficultés humaines antérieures de notre couple et de notre famille.

Je ne souhaite pas dire ici que quelqu'un n'a pas fait son travail en ne la retrouvant pas à temps pour le procès. Mais, tant que je serai en vie, je me permettrai, Monsieur le juge, de vous écrire de temps à autre pour vous donner de mes nouvelles et vous rappeler, si vous voulez bien, ma requête et votre tâche.

Bien à vous,

Artus Jannipen

\*

\*   \*

Vue du sud, la ville de Delft, telle qu'elle apparaît depuis le port qui relie les voies navigables à Rotterdam, Schiedam et Delfshaven, a peu changé depuis quatre siècles : le spectateur voit les remparts de la ville, les deux grandes portes sur chacune des

rives, la porte de Schiedam avec sa tour à horloge et la porte de Rotterdam, avec ses tours jumelées, les toits de tuiles orangées des maisons bordant les canaux, la tour imposante de la *Nieuwe Kerk*, blanche et ouvragée. On dirait une sorte de frise. Un petit pan de mur jaune, rayonnant, se trouve sur la droite du tableau.

Grâce aux fortifications de la ville, Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, choisit Delft pour résidence lors de la révolte des Hollandais contre les Espagnols de Philippe II, en 1568. À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la Cour et le siège du gouvernement déménagèrent à La Haye mais, même après leur départ, Delft continua de bénéficier d'un statut privilégié au sein de la province de Hollande. Bien qu'elle fût politiquement l'alliée des États généraux, Delft demeura fortement attachée à la Maison d'Orange par le lien historique qui l'unissait à Guillaume le Taciturne, inhumé dans le chœur de la *Nieuwe Kerk*.

Delft aujourd'hui, ce sont des faïenceries florissantes, des ateliers de tapisserie, des brasseries et des laiteries, des rues tranquilles, des maisons pittoresques et un esprit communautaire qui unit ses habitants. Les façades de briques rouges, les portes et volets de bois et les petites fenêtres aux carreaux cernés de plomb des maisons abritent toujours une femme plongée dans ses travaux manuels sur le pas de sa porte, une servante travaillant dans un passage adjacent et des enfants absorbés par leurs jeux, agenouillés à même le sol. C'est l'illustration de la beauté poétique de la vie quotidienne, hors du temps – un idéal de vertu domestique.

\*  
\*   \*  
\*

Delft, le 6 mai 2008

Chère Gabriele,

Je suis si heureuse que tu m'aies écrit un petit mot. Depuis ton départ pour La Haye, en plein milieu de l'année, je m'ennuie. Les journées me semblent longues et, comme tu n'es plus à mes côtés, les autres filles de la classe ont recommencé à se moquer de moi et de ma petite taille, ce qui me remplit de tristesse et de colère.

Mais qu'est-ce que j'y peux, moi, si je suis née petite ? Il y a quelque chose dans mes gènes qui m'empêche de grandir normalement ; c'est de famille. Ma mère dit que c'est l'évolution à l'envers : elle-même est plus petite que sa mère, et il se peut que je sois à mon tour plus petite que ma mère, quand j'aurai l'âge adulte. C'est comme ça, il n'y a rien à faire. Un peu désespérant. Tout le monde est grand, ici, dans ce pays, nous l'avions déjà remarqué toutes les deux. D'après les statistiques, les hommes à l'âge adulte mesurent près d'1,90 m et les femmes plus d'1,70 m. J'ai lu qu'en Espagne ou au Portugal les hommes et les femmes étaient beaucoup plus petits qu'ici. Là-bas je me sentirais probablement plus « normale ». J'ai lu aussi, dans une revue de médecine très sérieuse, qu'il y a un professeur de faculté qui, paraît-il, est spécialiste des cas comme le mien, à La Haye, et qui pourrait un jour, sans trop tarder peut-être, me proposer un traitement, comme il le fait pour d'autres enfants et adolescents. Il travaille à l'hôpital général. Peut-être peux-tu te renseigner et

me donner son nom ? Je me souviens qu'il portait le nom d'un peintre du XVII<sup>e</sup> siècle, l'un des contemporains de Johannes Vermeer, mon peintre préféré. J'aimerais lui écrire (pas à Vermeer, au médecin, ah ! ah !).

Dis-moi où tu habites et comment se passent tes journées, dans ton collège de La Haye.

Je t'embrasse très fort,

Ton amie Krista

\*  
\*   \*  
\*   \*

La Haye, le 10 mai 2008

Chère Krista,

Moi aussi je suis bien heureuse d'avoir reçu ta lettre. Je vais répondre à tes questions. J'habite, à La Haye, dans une de ces maisons hautes et étroites, à plusieurs étages. Elles sont jolies à regarder de l'extérieur, avec leurs façades à colombages et à pignons, mais très inconfortables à vivre, à cause de leur petite surface à chaque niveau. On est tout le temps dans l'escalier, qui, du coup, de lieu de passage, devient lieu de rencontre et de conversation. C'est là, dans la cage d'escalier, que se passent finalement toutes les choses importantes. Mais ma chambre est très grande, c'est la plus grande pièce de la maison, je crois, à part le séjour en bas. J'ai un nouveau chat, Bergen. C'est un chat tigré, roux, au poil assez ras, pas vraiment beau – en tout cas pas aussi beau que Kierke. Nous l'avons trouvé sur le

trottoir devant la maison, le jour de notre emménagement, et j'ai eu le droit de l'adopter et de le garder dans ma chambre. Je lui parle beaucoup, comme j'avais l'habitude de le faire avec Kierke à Delft, et il me répond, comme tu le sais, puisque les chats ont ce pouvoir de communiquer avec moi – ou bien c'est moi qui ai cette capacité de les entendre et de les comprendre. Grâce à lui, je connais un peu la vie du quartier : rien de bien palpitant, mais les commerçants de notre rue ont l'air sympathique.

Hier, mes parents, mes deux frères, mes cousins et moi, nous sommes allés faire une promenade à vélo dans l'île de Scheveningen, qui se trouve en face de La Haye. Nous sommes partis le matin, nous avons pris le bateau, et nous avons loué des tandems et des vélos à notre arrivée sur l'île. Il faisait encore frais, il y avait du vent, et peu de dunes ou de collines pour l'arrêter. L'île est toute petite et nous en avons fait le tour assez rapidement. Pourtant, nous sommes rentrés fourbus, le soir.

J'ai regardé dans l'annuaire le nom de ton médecin. Il y en a un qui s'appelle Willem de Hooch, je pense que c'est celui dont tu parles. C'est un endocrinologue spécialiste des problèmes de développement de l'enfance et de l'adolescence. Je pense que tu peux lui écrire à l'hôpital général de La Haye, c'est ce que je ferais, je pense, si j'étais à ta place. Tu as bien du courage.

Je dois te quitter car Bergen est entré dans ma chambre et semble vouloir me parler.

Bisous,

Gabriele

\*  
\*     \*

Gabriele Krönig met du temps à s'endormir, le soir dans sa grande chambre à La Haye, tout près du Cabinet des peintures Mauritshuis. Comme chaque soir, elle a longuement parlé avec son chat, Bergen, et de lui elle a appris les allées et venues du facteur, au cours de la journée, et les sottises faites par le jeune fils des boulangers du bout de la rue, Carl. Enfin, elle sombre dans un sommeil lourd et néanmoins entrecoupé de visions. Car Gabriele, outre le fait qu'elle converse régulièrement avec les chats, est sujette aux visions oniriques prémonitoires. Ce qui ne la dérange pas, car la plupart du temps elle ignore qu'elle pourrait avoir prise sur l'avenir, mais néanmoins les visions et les sensations dont elle fait l'expérience pendant qu'elle dort peuvent être extrêmement violentes et la laisser sur le flanc, hagarde, à son réveil. Cette nuit-là, ce qu'elle voit concerne d'abord une jeune fille qui ressemble de très près à son amie Krista, puis un homme qu'elle croit reconnaître, et dont le souvenir de l'identité lui échappe.

Une jeune fille blonde, aux cheveux nattés et aux yeux bleus, marche dans la salle de séjour d'une maison. L'absence de rideaux aux fenêtres fait qu'on voit l'ensemble de la pièce. On dirait une petite poupée, vêtue d'une robe à carreaux bleus et blancs. Elle est si petite au milieu de la salle, elle arrive à peine à attraper un fruit dans le compotier sur la table. Elle tend le bras, se hisse sur la pointe des pieds, étire le moindre de ses muscles pour prendre le fruit, une poire bien mûre, qu'elle porte à sa bouche. Elle mord

dans la poire rebondie et mâche lentement la première bouchée. Elle en prend une seconde. Et soudain, elle se met à grandir. D'abord, c'est imperceptible. Puis cela va de plus en plus vite, si bien qu'elle peut maintenant appuyer ses avant-bras sur la table, puis étendre son buste entier, comme si elle voulait se reposer. Quand elle se relève, sa tête heurte le plafond.

Gabriele grogne faiblement dans son sommeil, se frotte les yeux d'un geste automatique, puis se rendort. Aussitôt, d'autres images l'assaillent.

Des images de tempête... tempête en mer... une barge, au large de la côte, en haute mer... loin, si loin... On voit le derrick dépasser... Des paquets d'eau se déversent sur le ponton, arrosant le sol et les barrières de métal, entraînant tout sur leur passage... mais il n'y a rien à entraîner, tout est lisse... La cabine d'habitation est allumée de l'intérieur, petite lumière vacillante. Les hommes sont allongés sur leurs couchettes, dans les cabines en sous-sol. Impossible de dormir avec un tel vent, de telles rafales... Ils sont tous éveillés, depuis des heures que ça dure... L'un d'entre eux souffre de claustrophobie, il a envie de sortir à l'extérieur de la cabine qu'il occupe avec trois autres membres de l'équipe, et de déboucher à l'air libre sur la plate-forme, un peu surélevée par rapport au niveau de la mer par temps calme, et balayée par les flots et la pluie à cette heure de la nuit. Brutalement, il sort. Les autres crient et s'agitent. Panique. On ne distingue pas l'eau de mer de l'eau douce, toute cette eau aveugle l'homme de la même manière. Dès sa sortie, il est happé par la violence du vent et projeté contre une des barrières de métal, où il reste en équilibre pendant quelques

secondes, avant de tomber dans la mer en furie. Hurllements du vent et des hommes.

Gabriele s'éveille en sursaut, le dos en sueur, la poitrine oppressée.

\*  
\*     \*

Mer du Nord, le 15/5/2008

Ma chérie, Ma Caterina,

J'espère que tu te portes bien, et que le bébé que tu as en toi grandit toujours et se développe correctement. Je suis si heureux quand je pense à vous deux, si différents et si soudés à la fois, si précieux pour moi pendant ces longues missions sur plate-forme, avec mon équipe. La quinzaine a été calme, nous avons pu travailler régulièrement jusqu'à hier, où le temps s'est brutalement dégradé. En moins de deux heures, de lourds nuages se sont amoncelés, libérant une pluie trépidante, avec des éclairs et du tonnerre. Nous nous sommes réfugiés dans les cabines, heureusement assez bien insonorisées, car la tempête a duré une bonne partie de la nuit. Les hommes ont joué aux cartes, on a un peu bu, tu sais, quelques tequilas rapidos, ce n'est pas grave, après on dort mieux, comme des souches. Seulement cette fois-ci Johann n'a pas bien supporté l'enfermement forcé – d'habitude, il a besoin de sortir sur le ponton une partie de la nuit pour respirer. Ça lui fait du bien et après il arrive à s'endormir. Il est devenu comme fou, il se cognait la tête et les épaules contre les murs, en hurlant et en crachant par terre, et puis soudain il a

échappé à notre contrôle et il est sorti. On a tous été au courant car le vent s'est engouffré dans le corridor et a fait claquer les portes et voler les papiers en tous sens. La tempête était si forte que le pauvre Johann n'a pas résisté longtemps : il a été emporté au-dessus des barrières de sécurité et il est tombé dans l'eau qui, heureusement, à cette époque de l'année, doit faire près de quinze degrés. Et là tu aurais dû voir l'esprit d'équipe de mes hommes, ce n'est pas pour rien qu'on nous entraîne, comme des astronautes, à survivre en conditions difficiles et à nous entraider quoi qu'il arrive. Immédiatement les bouées ont été lancées, les projecteurs ont été allumés et tournés vers l'endroit où avait disparu Johann, Alan a crié dans le mégaphone, le yoyo de secours était près d'être mis à l'eau. Mais Johann avait dû être dessoulé par l'eau de mer, il a rapidement saisi la corde et on a pu le tirer et le hisser sur le ponton. Un soulagement tel que tu ne peux l'imaginer nous a saisis. C'est ça, l'esprit d'équipe. À la vie, à la mort.

Je t'embrasse, ma chérie, j'embrasse ton ventre rebondi, plus que quelques jours et je suis à la maison,

Jan qui t'aime

\*  
\*   \*  
\*

Prison de Leiden, le 30 mai 2008

À l'attention du juge  
Frans van Rummeken

Monsieur le juge,

Vous ne m'avez pas répondu, aussi je vous écris de nouveau. Cette activité m'est familière puisqu'ici, à la prison de Leiden, je remplis les fonctions d'écrivain public, un très ancien métier, quasiment révolu dans nos contrées, mais qui existe encore dans de nombreux pays du monde, où le taux d'alphabétisation est moins élevé qu'ici et où les hommes et les femmes ont besoin d'un homme de plume pour exprimer leurs sentiments intérieurs, leurs soucis personnels, leurs tracas administratifs.

Depuis quatre mois que je suis ici, à la maison d'arrêt des hommes, je ne cesse de penser à ma femme, Francesca Alabama. Je vous l'ai dit, je crois fermement qu'elle détient une partie du secret qui aurait dû être révélé lors de mon procès. Cette idée me rend fou. Cette idée me ronge, me mine au point que je ne trouverai la paix que lorsque j'aurai rencontré quelqu'un à l'extérieur, quelqu'un qui vit dans le monde normal des humains, dans le monde ordinaire, qui consente à m'écouter et accède à ma demande. Je fais appel à vous, Monsieur le juge, car je pense que vous êtes cette personne, la personne idéale pour mener à bien, après-coup, les recherches que ni la police ni mon avocat n'ont réussi à porter à leur terme pendant l'instruction.

Enfin, ne vous semble-t-il pas illégitime, inéquitable même que la propre femme de l'accusé ne compare pas devant la cour durant les trois jours du procès de ce malheureux ? Que si peu de témoins évoquent son nom et son souvenir que c'est comme si toute une partie de la vie de ce pauvre infanticide avait été gommée ? Ne s'est-il pas tenu à huis clos des débats avec les jurés, présidés par vous-mêmes, qui ont mis en lumière ce fait étrange, ce fait bizarre,